

Christian Alle

**Voyage au cœur
de mes rêves**

Collection L'Épice des Mots

Propos recueillis par Anaïd Sayrin

epicedesmots.com

À mon retour de vacances, je fus transféré sur un autre chantier, à Brisay. Noël, lui, était parti sur LG2 où il devait nourrir six mille personnes. Brisay était plus difficile d'accès. Lorsque j'arrivais de Montréal, je devais partir à sept heures du matin et faire plusieurs escales : à LG2, puis à LG3 et à Caniapiscau. J'avais ensuite encore une heure d'autobus jaune et noir sur des routes chaotiques avant de rejoindre ma base. Cette centrale était encore plus isolée. Là-bas, je profitais du temps libre qui m'était alloué pour aller pêcher le brochet, la truite grise ou mouchetée et le corégone. Je décidai un jour de partir pêcher seul. Je demandai à un des gars qui livrait la soupe et l'eau à cinquante kilomètres de notre camp de me déposer sur le chemin. Il me laissa au milieu de nulle part. Je marchai seul pendant une dizaine de kilomètres dans cette terre sauvage. Je goûtais alors la sensation de la solitude absolue, loin de toute présence humaine. Seul un vol d'oies sauvages venait parfois déchirer le silence mystérieux. Je vivais quelque chose d'exceptionnel. Petit à petit, mon émerveillement fut troublé par une crainte qui montait en moi : j'avais peur de tomber sur un ours. Je devais rester sur mes gardes. Je venais de sortir une truite grise et un brochet du lac où je pêchais lorsque je le vis soudain surgir de l'autre côté de la rive : un

magnifique ours brun. J'allumai un feu, pensant que ce serait là le seul moyen de le dissuader de m'approcher. Une heure plus tard, je le vis sortir nonchalamment des bois à seulement une dizaine de mètres de moi. Par réflexe, j'attrapai un poisson que je lançai dans sa direction. Cette prise sembla l'intéresser. J'eus à peine le temps de le photographier avant qu'il ne disparaisse.

J'étais fier de cette rencontre : j'avais fait une expérience authentiquement canadienne et surtout, j'avais touché du doigt la vie sauvage. À mon retour au camp, j'avais très envie d'en parler à Eddy. Eddy était un autochtone du lac Placide. Il s'occupait d'entretenir les routes de terre avec une niveleuse. C'était un personnage haut en couleur, de nature très joyeuse. Il gardait une carabine dans son engin de chantier et l'hiver, il revenait parfois avec du gibier, surtout des lagopèdes, des oiseaux qui deviennent blancs pendant l'hiver pour se confondre avec la neige. Il ramenait aussi des souvenirs fabriqués par les Cris, le peuple autochtone du Québec, et les Inuits de la Baie James : des statuettes, des pots en os de caribou, des poupées et autres bibelots. J'allai un jour le trouver pour lui acheter un chapeau de renard pour Philippe. Il était assis torse nu sur son lit : une vraie armoire à glace. Il attrapa une bouteille de Chivas Regal, enleva le bouchon et me la tendit : « Tiens, bois ». Je n'osais pas refuser. Il se roula ensuite

un joint de la taille d'un barreau de chaise. Je me sentais mal parti. Nous avons bu ensemble – lui beaucoup, moi moins. Soudain, il se leva : « Viens Christian, on va au bar ». Il n'y avait à nouveau aucune place pour la discussion. Eddy sortit de sa baraque torse nu, en plein hiver, et marcha tout droit vers le bar. Je le suivis. Quand je sortais, tout le monde voulait payer un verre au cuistot. Cette soirée-là ne fit pas exception : tous les gars du bar m'offraient une tournée. Je donnais discrètement mes verres à Eddy qui ne se faisait pas prier pour les descendre. Et tout d'un coup, il s'effondra sur une table, comme mort. Le barman vint me trouver : « Christian, je suis désolé, mais c'est toi qui l'as amené, c'est toi qui le sors. » J'étais très embêté : comment allais-je pouvoir déplacer cette montagne à moi tout seul ?

Dans le grand Nord, on avait coutume de laisser les pick-up ouverts avec les clefs sur le contact. Le territoire était hostile : il fallait laisser cette possibilité de repli en cas d'urgence. L'urgence prenait d'habitude la forme d'un ours, mais cette fois, c'était le coma éthylique d'un homme bâti comme un ours qui justifiait que j'emprunte un véhicule. J'allai en chercher un pour le ramener près du bar et commençai à traîner Eddy sur le sol. Même les escaliers ne parvinrent pas à le réveiller. Je le couchai dans le pick-up et le ramenai jusqu'à

sa chambre. Le lendemain, il arriva au travail frais comme un gardon. Il ne se souvenait de rien : pour lui, c'était le signe d'une bonne soirée. Je ne comprenais pas comment c'était possible : Eddy semblait être totalement immunisé contre la gueule de bois. Ce matin-là, il était même d'humeur taquine. À deux ou trois reprises, il alla trouver la serveuse qui mettait les toasts dans les énormes machines à griller le pain. Il arrivait qu'elle oublie de les enlever et que les toasts se mettent à brûler. Eddy lui demandait :

« Tu m'as appelé ? »

- Mais non, répondait-elle, surprise. »

Au bout d'un moment, elle s'agaça :

« Mais enfin, pourquoi crois-tu que je t'appelle ? »

- Mais c'est toi qui envoies des signaux de fumée ! »

Eddy me dit aussi un jour qu'il avait tué un loup blanc. La gendarmerie du Québec était venue sur le chantier pour enquêter : il était interdit de chasser cet animal. « Ne t'inquiète pas Christian », m'avait-il dit. « Il est bien caché ». Il m'expliqua ensuite que la peau du loup blanc était argentée. Les lois avaient interdit une pratique qui était une coutume ancestrale chez les autochtones. Ils avaient même besoin de cette chasse pour survivre aux hivers rigoureux. Ils savaient simplement vivre en harmonie avec leur environnement et ne

pas abuser des ressources, comme me l'avait montré Duncan. Mais cela, les Québécois venus de la ville ne pouvaient pas le comprendre. Eddy avait gardé un lien fort avec son peuple. Peut-être était-il à Brisay pour les aider. Lorsque nous cuisinions du jambon de porc cuit à l'os, nous enlevions la couenne pour la jeter. Eddy la récupérait et allait l'enterrer : il m'expliquait qu'elle allait geler et que sa communauté pourrait ensuite la retrouver au printemps pour avoir à manger. Je ne les rencontrai jamais mais l'image de ces peuples vivant dans des contrées encore plus reculées excitait mon imaginaire : il existait encore tant de territoires inexplorés.

6.5

Une année, on inaugura à Caniapiscau une digue qui avait représenté un travail monumental : le volume de matière utilisé pour la construire était le même qu'à la pyramide de Khéops. À cette occasion, certains membres du gouvernement fédéral canadien, du gouvernement québécois ainsi que tous les ouvriers qui avaient participé au chantier étaient invités à une petite fête. Je fus appelé en renfort. Il fallait préparer un buffet pour trois mille personnes. Pour ce repas gargantuesque, nous avons servi des dindes de vingt cinq livres en chaud-froid, des côtes de bœuf en forme de piano, des statues en graisse

végétale, des pyramides de crevettes, des rosaces de charcuterie, du cochon laqué, etc. C'était là encore une débauche de nourriture inimaginable, indécente si l'on pensait aux autochtones déterrants la couenne de porc gelée. Et puis, petit à petit, au fur et à mesure de l'avancée des chantiers, les effectifs commencèrent à baisser. Je fus pour ma part transféré comme premier de cuisine sur LG2, avec d'autres premiers de cuisine qui avaient la même ancienneté que moi. Là-bas, en plus de la cafétéria pour six mille personnes, je m'occupais de la maison des visiteurs où venaient se restaurer les hommes d'affaires venus négocier des contrats d'électricité.

Pour l'inauguration de la centrale LG2, nous avons reçu un invité de marque : Monsieur Cent Mille Volts en personne, Gilbert Bécaud. Il était venu chanter *La solitude, ça n'existe pas*. On avait pour cela transporté un magnifique piano à queue hélitreuillé par hélicoptère sur une île. Une chaîne de télévision québécoise s'était déplacée pour l'occasion. J'étais chargé d'organiser la réception qui devait avoir lieu en son honneur une fois la vidéo tournée. Je les attendais depuis plus d'une heure et personne n'arrivait. J'appelai alors des copains pour manger et faire la fête avec eux. Gilbert Bécaud et son équipe arrivèrent finalement avec beaucoup de retard. Le lendemain, je fus convoqué par le chef de chantier. Je m'en tirai cependant

avec quelques remarques seulement : j'étais certainement protégé par le grand chef de la Crawley-McCracken qui m'avait nommé premier cuisinier et responsable gastronomique.

Cette vie aurait pu durer longtemps. Elle était facile, tout compte fait : l'argent rentrait à foison et il y avait toujours du travail pour moi. Mais je sentais comme un piège se refermer sur moi. Cette facilité et cette vie en vase clos, coupée du monde réel, pouvaient monter à la tête de n'importe qui. Je craignais de me retourner un jour pour me rendre compte que j'avais sacrifié à la Baie James mes plus belles années. Le vent de l'aventure commençait de nouveau à m'attirer : il y avait tellement de choses à découvrir dans cette vie que je ne pouvais pas me permettre de me laisser enfermer dans cette prison dorée. Je devais me rendre à l'évidence : il fallait que je parte. Mais il fallait que je parte d'une manière qui ne me laisse aucune possibilité de retour. Je savais que si je laissais la moindre brèche, l'appât du gain, au premier coup dur, me referait prendre l'« oiseau bleu ». Je trouvais une solution simple : je donnai mon congé. Ce départ volontaire interdisait toute possibilité de retour. Presque immédiatement, j'embarquai pour une destination en tous points opposée : l'Algérie.